

LETTRÉ DE PRAGUE PAR VĚRA MURRAY



Je me suis retrouvée sur la Place du Château, et au-delà des sentinelles gardant l'entrée comme toujours, j'ai

regardé le premier bâtiment, envahie par un sentiment des plus absurdes.

Je n'étais pas habituée à regarder avec bienveillance ce lieu où se trouvent les bureaux du président de la République; dans ma jeunesse et pendant les visites que je fais en Tchécoslovaquie depuis vingt ans, je l'avais plutôt fait avec du mépris, de l'impuissance et de la peur. Maintenant, pour la première fois de ma vie, je n'éprouvais pas de la haine mais beaucoup d'admiration pour celui qui occupe la fonction de président. Je n'arrivais pas à me rendre à l'évidence. Avec moi, des dizaines de Pragoïses en promenade, des provinciaux et une foule de touristes étrangers parlant le tchèque fixaient le bâtiment. J'aurais pu parier que nous pensions la même chose : en ce qui concerne notre pays natal, nous avons tous un énorme apprentissage à faire.

Ironiquement, la nature humaine semble plus facilement s'ajuster à un régime dur qu'à apprendre la démocratie à partir de zéro. De la même façon, nationaliser une économie libre paraît être une tâche nettement moins compliquée que celle de privatiser toutes les usines et tous les services dans une économie gérée depuis des décennies par l'État. Ces défis, les Tchécoslovaques, comme tous les Européens de l'Est, sont en train de les découvrir. La liberté, tant souhaitée, qui soudain est presque tombée du ciel, apporte avec elle des difficultés à peine imaginables pour quelqu'un qui tient pour acquise la possibilité d'être membre du parti politique de son choix, d'envoyer son enfant à l'université, ou tout simplement d'écrire une lettre de protestation à un journal, d'ouvrir un commerce ou d'acheter des actions à la bourse.

Il est donc peu surprenant que, deux semaines à peine après l'élection à la présidence de Václav Havel, deux mois à peine après le début de la «révolution tranquille» tchécoslovaque, j'aie senti à Prague, au-delà d'une incroyable satisfaction, une anxiété presque palpable.

Comment organiser les premières élections législatives libres, prévues

pour le mois de juin prochain ? Dans une société qui a été tenue dans l'isolement pendant quarante ans, où toute tentative de «différenciation» était tuée dans l'oeuf, la réaction naturelle était la «différenciation» maximale : trente-six partis politiques se sont formés en deux mois. Comment faire pour respecter l'éventail des opinions et pour encourager la démocratie sans pour autant se retrouver avec des gouvernements de coalition qui tomberaient tous les quelques mois ? Ce que craignent plus que tout les dirigeants de la révolution, avant ou après les élections, c'est une situa-

...Deux mois à peine après le début de la «révolution tranquille» tchécoslovaque, j'ai senti à Prague, au-delà d'une incroyable satisfaction, une anxiété presque palpable.

tion chaotique dont pourrait profiter la Sécurité d'État (la force de répression sur laquelle reposait le régime communiste), pour «rétablir l'ordre». Personne ne connaît l'ampleur ni la structure exacte de cette organisation. Même pas le nouveau ministre de l'Intérieur. En 1968, pendant le printemps de Prague, le ministre Pavel, un communiste réformiste qui dirigea le ministère durant quelques mois, n'a jamais pu apprendre quoique ce soit sur le fonctionnement des services spéciaux.

Dès novembre dernier, du jour au lendemain, les membres de la Sécurité ont disparu, avec les armes et les archives. Ils n'ont rien à gagner mais tout à perdre avec le nouveau régime.

Comment traiter les communistes ? Dans certaines usines et dans certaines écoles, des «citoyens indignés» ont commencé à régler leurs comptes au nom du Forum civique, mouvement rassemblant toutes les forces de l'opposition autour de Havel dès les premiers jours

de la révolution. Ils se mêlent de la direction d'une usine, parce que le directeur est un vieux stalinien et ils décident qui parmi les enseignants peut rester au non. On est loin de la justice sommaire exercée en Roumanie, mais les gens autour de Havel, sont tout de même horrifiés. Dans l'ensemble, ils sont peu portés au mélodrame; ce sont des pragmatiques jusqu'à la moëlle. Des caractéristiques qui ont leurs avantages et leurs désavantages comme l'a prouvé l'histoire tchèque depuis la Seconde Guerre mondiale.

Il faudra sûrement traduire en justice les responsables de la répression sanglante du 17 novembre, événement qui a mis en marche la révolution, et punir les membres les plus corrompus de l'appareil du Parti communiste. Pour le reste, la chasse aux communistes répugne même à ceux qui ont payé leur gloire actuelle avec des années de prison, comme Václav Havel lui-même.

De plus, dans un pays où l'avancement dépendait depuis quarante ans de l'appartenance au parti unique, beaucoup se sont joints à celui-ci pour pouvoir tout simplement faire leur travail. Deux fois, après 1948 et après 1968, le pays a été saigné de ses intellectuels, partis en exil, ou devenus préposés au chauffage ou gardiens de nuit. Il ne peut pas aujourd'hui se permettre le luxe de mettre à la porte des spécialistes dont le seul défaut est d'avoir été communiste. Dans la plupart des cas, on ne saurait leur trouver de remplaçants.

À la différence de celle de la Hongrie et même de l'Allemagne de l'Est, l'économie entière de la Tchécoslovaquie a été nationalisée après 1948, des usines Skoda au plus petit cordonnier, des grands hôtels de la ville d'eau de Karlsbad au plus modeste bistro de village, sans oublier les aciéries du Nord de la Bohême. Le nouveau régime vise à rétablir l'économie de marché, et là-dessus, tout le monde est d'accord. Les cordonniers posséderont leur boutique, des restaurants de famille referont

surface. Mais après quarante ans de prise en charge par l'État, période où toute initiative a été écrasée, ce n'est pas du jour au lendemain que les gens retrouveront l'esprit d'entreprise, voudront prendre des risques financiers, ou même faire des heures supplémentaires. Quant aux éléphants de l'industrie lourde et aux compagnies de moyenne envergure, aucun particulier «sérieux» n'a pour le moment assez d'argent en poche pour les acheter. Sauf peut-être les fils d'*apparatchiks* communistes qui se sont enrichis au dépens de l'État, les individus qui font du marché noir, les étrangers...

Y aura-t-il beaucoup de chômage ? Et le niveau de vie ? Les Tchécoslovaques vivaient mieux que les citoyens et citoyennes d'autres pays de l'Est à cause des subventions massives accordées à l'agriculture et des prix de détail tenus artificiellement bas. Il ne sera plus possible de continuer avec ce genre de tricheries. Et que dire des magnifiques forêts qui faisaient autrefois l'orgueil du pays et qui sont maintenant malades ou ont été détruites par les pluies acides, et de plus de la moitié de l'eau potable qui est contaminée ? Cette situation écologique catastrophique est-elle réversible ?

L'humour et la capacité d'improvisation sont deux qualités qui semblent toujours survivre dans la société tchèque, même après des décennies de communisme, et malgré le cynisme et le désabusement très généralisés. Les discussions auxquelles j'ai assisté tard dans la nuit à Prague, étaient d'un sérieux inhabituel. Se moquer de l'occupant soviétique, ou de la bêtise de Jakes, secrétaire du Parti communiste jusqu'au début de la révolution, était non seulement plus facile, c'était aussi une façon de survivre. «Nous avons tous un terrible sentiment de responsabilité», me disait un ami très proche de Havel, «pendant si longtemps, nous ne faisons que dire combien tout était mauvais. Maintenant, au milieu du marasme économique général, c'est à nous de mieux faire.» □

Věra Murray est née en Tchécoslovaquie; elle a quitté le pays en 1968, et elle est actuellement correspondante du magazine québécois L'Actualité à Moscou.